Document généré le 8 mai 2025 23:31

Bulletin d'histoire politique

Le conflit de 1812 au Canada : histoire de guerre et guerre des histoires

Roch Legault

Volume 25, numéro 2, hiver 2017

La Guerre de 1812 entre histoire, mémoire et perspectives

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1038791ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1038791ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Legault, R. (2017). Le conflit de 1812 au Canada : histoire de guerre et guerre des histoires. *Bulletin d'histoire politique*, *25*(2), 21–35. https://doi.org/10.7202/1038791ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Articles

Le conflit de 1812 au Canada : histoire de guerre et guerre des histoires*

Roch Legault
Département d'histoire, Collège militaire royal du Canada

Une étude récente demandait aux Canadiens d'identifier dans le passé l'événement à l'origine du pays. On y lit que « les Québécois ont (…) identifié 1608 comme évènement fondateur. En effet, une majorité de francophones n'ont pas choisi 1867 – bien que c'était le choix le plus populaire). Dans le reste du Canada, 1812 fut le choix de près d'un cinquième des Canadiens anglais, tandis qu'environ un Canadien allophone sur huit a choisi la Loi constitutionnelle de 1982.[1] » Il n'est pas étonnant de constater une différence d'interprétation historique dans la société canadienne puisque celle-ci n'est pas homogène. La Guerre de 1812 a été présentée par le gouvernement conservateur du Canada à son bicentenaire comme un événement formateur de la nation canadienne où la population aurait vu d'un même œil le déroulement du conflit et attribué les mérites des sacrifices consentis à l'unanimité. Et si ce n'était pas vrai ? Il est intéressant pour l'historien de découvrir l'origine de ces différences d'interprétation. Nous avons emprunté ce sentier de recherche pour la Guerre de 1812.

Le Bas-Canada et le Haut-Canada, ces colonies que nous étions alors ne constituaient pas plus qu'aujourd'hui, des sociétés homogènes. Il nous semblerait donc étonnant *a priori* qu'une seule vision ait pu émerger du conflit. À la vérité, en 1815, à peine les canons tus, les premiers écrits et réflexions sur le conflit armé soulèvent immédiatement les passions. Et il ne s'agissait pas de débattre qui des deux camps ennemis l'avait emporté,

* Cet article scientifique a été évalué par deux experts anonymes externes, que le Comité de rédaction tient à remercier.

ou de prendre la mesure de l'importance de la guerre dans l'histoire de la colonie, mais qui avait, à titre personnel ou à l'intérieur du corps social bas-canadien, contribué le plus à la victoire. Autrement exprimé, à qui revenaient les lauriers ?

Dans les pages qui suivent, nous tenterons d'établir objectivement les stratégies et les actions significatives des défenseurs du Bas-Canada pendant la guerre, en particulier celles du lieutenant-général George Prevost, leur responsable. Par la suite, nous allons présenter les toutes premières interprétations canadiennes. Deux camps à l'intérieur du corps social de la colonie dresseront ainsi des bilans diamétralement opposés de la direction de la guerre. Bilans qui trouvent racine dans leurs luttes politiques profondes que même la guerre n'a su tempérer.

La Guerre de 1812 vécue : enjeux stratégiques, décisions et actions

Le commandant en chef de toutes les troupes britanniques en Amérique du Nord est le lieutenant-général George Prevost[2]. Sa chaîne de commandement est toute simple, il doit appliquer la politique que lui transmet son gouvernement par le truchement du secrétaire à la guerre et aux colonies. Peu de temps après l'ouverture des hostilités, Prevost apprend qu'il s'agit de Lord Henry Bathurst qui a succédé à Liverpool devenu premier ministre. Les directives de Londres au commandant de théâtre de guerre de l'Amérique du Nord sont claires et formelles, la posture des forces de Sa Majesté devra être essentiellement défensive. Peu de ressources peuvent être allouées pour la guerre au Canada, car la métropole est aux prises avec Napoléon et c'est le théâtre européen que l'on privilégie naturellement. L'effort de guerre le plus important consenti par l'armée, épisode dernier d'une guerre qui s'étire déjà sur une décennie et dont l'issue est encore bien incertaine, se trouve dans la péninsule ibérique. Des renforts pour l'Amérique du Nord sont hors de question avant que la menace napoléonienne qui pèse sur l'Europe ne soit écartée.

Le dispositif des forces que met en place le général Prevost se présente sur la carte des opérations militaires britanniques avec une perspective inversée, du nord au sud. Il est formé, un peu pompeusement en rapport avec les minces effectifs, en un centre avec deux ailes dont l'aile droite, qui couvre le Haut-Canada, constitue le maillon faible. Elle est la plus éloignée, la plus difficile à ravitailler, la moins susceptible d'être appuyée par la population locale et elle occupe le territoire le plus convoité par l'ennemi. Qu'à cela ne tienne, elle peut souffrir, et elle souffrira, car d'elle ne dépend pas du sort de la guerre, mais du centre. Certains observateurs du moment ne semblent pas le comprendre et les historiens du Canada anglais en parlent aujourd'hui avec passion, car elle appartient en propre au passé de l'Ontario. Néanmoins, la valeur stratégique la plus élevée est in-

discutablement, aux yeux de l'armée et de Londres, le Bas-Canada avec ses villes de Montréal et de Québec.

Le lieutenant-général George Prevost organise les ressources qui lui sont disponibles dans le contexte politique et militaire difficile de son commandement. Il rapportera à Bathurst les stratégies adoptées et les actions qu'il mènera au fil de ses rapports fréquents à son supérieur en s'efforçant d'interpréter au mieux les grandes lignes de la politique de défense établies.

Comme l'attaque préventive est permise par Londres et que Prevost, par tempérament, aime passer à l'action[3], il se propose d'attaquer les concentrations de troupes ennemies si elles s'approchent des frontières. C'est, estime-t-il, tout le contraire de la stratégie qu'aurait employée son prédécesseur, le lieutenant-général James Craig. Ce dernier se serait contenté d'une défense de la ville de Québec et de ses environs. Parce que ses troupes régulières, disciplinées et expérimentées, les tuniques rouges, sont en nombre très restreint, il imagine des missions de surveillance pour ses troupes légères (dont les Voltigeurs canadiens dirigés par Charles-Michel de Salaberry feront partie) qui vont s'étendre sur toute la longueur de la frontière américaine[4]. Lorsque la menace sera jugée assez grande, les troupes régulières seront déployées précisément à l'endroit vulnérable avec le plus d'empressement possible, pour ensuite engager l'ennemi et se replier sur ses bases jusqu'à la prochaine opération.

Combien de temps Prevost peut-il tenir avant l'usure certaine de ses défenseurs ? Dans les circonstances, il doit courtiser la population coloniale et accepter toute l'aide qu'il peut obtenir[5]. Cette donne devient partie intégrante de sa stratégie militaire qu'il annonce à son supérieur. Échouer dans son approche à la population civile pourrait compromettre le plan de guerre échafaudé.

Il se propose donc dès son arrivée à Québec d'obtenir des coloniaux de souche française leur collaboration active en cas de guerre, par le truchement de la Chambre d'assemblée. Il désire la participation active de la milice provinciale pour pallier les manques de soldats réguliers et l'acceptation de voir circuler les *Army Bills* pour faciliter le ravitaillement des forces britanniques[6]. Le travail de Prevost auprès de la population porte ses fruits rapidement. Le responsable du ravitaillement estime qu'il peut se procurer sur place de quoi faire marcher et combattre les troupes au début du conflit[7]. Les affaires indiennes continuent de récolter les preuves de l'efficacité du travail des nombreux officiers canadiens qui s'y trouvent. Les corvéables à l'œuvre entre Montréal et Kingston, attachés aux transports des troupes, ravitaillement et matériel de guerre, se révèlent cruciaux pour soutenir la défense du Haut-Canada. Des travailleurs québécois sont relocalisés à Kingston afin de permettre la construction des navires nécessaires à la suprématie navale sur le lac

Ontario. Ces diverses illustrations de l'appui canadien à la guerre, Prevost les rapporte fidèlement à Bathurst tout au long des mois de guerre des années 1812 et 1813.

L'historiographie traditionnelle rapporte que les Américains s'attaquent au Canada en 1812 et en 1813 mal préparés, mal dirigés et surtout opérant sous les auspices d'une stratégie qui oublie l'essentiel. Elle n'a pas tort, rien dans les récentes recherches ne nous permet de revoir ces conclusions. Une perspective historique plus complète devrait toutefois considérer qu'à la fin de 1813, lorsque l'une des deux grandes villes des Canadas est menacée, Montréal en l'occurrence, qu'il s'agit pour l'ennemi moins de s'emparer d'une économie ou d'une partie de la population que du lieu qui abrite le plus souvent le quartier-général opérationnel de l'armée. C'est de Montréal que Prevost mène la guerre et non depuis Kingston, York ou la péninsule du Niagara. C'est le cœur du dispositif défensif ou le Centre comme l'appelle le général Prevost.

Les suites de la Châteauguay

On soupèsera longtemps les conséquences stratégiques et militaires objectives à propos de l'échec américain de prendre Montréal. Ce qui importe de signaler ici, c'est que la dernière campagne victorieuse semble avoir donné trop confiance aux Canadiens qui se laissent distraire de la guerre au profit de la politique intérieure comme si la vie allait reprendre son cours normal.

Le gouverneur Prevost souhaite toujours pouvoir jouir des bonnes dispositions des Canadiens envers sa politique stratégique, dans son discours du trône de 1814 à l'Assemblée du Bas-Canada. Il prononce ces mots devant les députés : « […] your deliberations will be influenced by the fame principles of loyalty and affection to your Sovereign, and of real zeal for the security and welfare of this Province, which have hitherto distinguished the people of Lower Canada[8] ».

Il conclut ce discours par une autre allusion à l'obéissance et à la loyauté de la milice et de l'ensemble des Bas-Canadiens qui, selon lui, sont « déterminés jusqu'à la dernière extrémité » à défendre cette terre importante de l'Empire. Ce discours du commandant de l'ensemble des forces britanniques en Amérique est révélateur, à la fois de l'ordre politique et militaire du monde en guerre (il parle de l'Europe, du front militaire britannique en Espagne) et de la place des Canadiens dans la guerre en Amérique. Dans ce bilan de la guerre, le point d'orgue est marqué par les victoires des Canadiens à Châteauguay et l'arrêt d'une seconde avance américaine sur le Bas-Canada à la bataille de Crysler's Farm. Propos flatteur qui n'atteint toutefois pas tout à fait son but : la poursuite sans relâche des efforts de guerre des Bas-Canadiens.

Dans la population bas-canadienne le sentiment de l'orage passé est puissant et il est encouragé par les rumeurs de paix qui circulent à la fin de l'année 1813. Cet état d'esprit est à ce point dominant que Prevost se voit dans l'obligation de rappeler, par ordre général, que la vigilance est toujours de mise et qu'il ne possède aucune indication que la paix avec les États-Unis est une possibilité prochaine[9].

Quoi qu'il en soit, l'année 1814 ne peut en aucun cas être considérée sous l'aspect d'une continuité supposée « d'union sacrée », pour reprendre l'expression d'un autre espace-temps historique. Le réputé historien du Bas-Canada, Fernand Ouellet, souligne que la bataille de la Châteauguay « est perçue comme une grande victoire canadienne française [sic] ayant eu une influence décisive sur le cours des événements »[10]. Peut-être enhardie par la perception de succès militaires obtenus, la Chambre d'assemblée du Bas-Canada tente la destitution du juge en chef Jonathan Sewell et du juge en chef du district de Montréal, James Monk, pour leurs actions politiques menées avant le conflit.

Le lieutenant-général Prevost est appelé à intervenir à son grand désespoir. Il cherche surtout le meilleur moyen de rassurer Londres et de montrer qu'il a la situation en main. Il dépêche son secrétaire civil outre-Atlantique afin de mieux exposer les enjeux politiques bas-canadiens et les solutions mises de l'avant pour apaiser les tensions entre les « Native British subjects » et les « Canadian subjects ». Il prend soin d'indiquer dans la lettre que la cordialité entre les deux parties ne pourra jamais être parfaite à cause de la langue et de la religion des Canadiens[11]. Les luttes politiques intestines ont donc pris une grande ampleur et, en temps de guerre, ces dernières sont interprétées en terme stratégique et militaire. D'autant plus que l'appui actif des Canadiens français au conflit armé en cours fait partie intégrante du plan de guerre.

Le principal défi de Prevost demeure quand même de mener et de gagner la guerre. Il ne doit pas se laisser distraire par les joutes politiques à Québec. La situation sur le terrain reste précaire, car à la frontière ouest, l'armée souffre toujours de la pression américaine. Même la victoire de Châteauguay a été assombrie, aux yeux de Prevost, par la nouvelle reçue au quartier-général de Montréal de la défaite de Moraviantown[12]. Celle-ci affecte les troupes du Détroit et signifie que l'aile droite du dispositif de la défense des Canadas s'est écroulée et qu'elle doit être reconstruite. Il reste la vallée du Niagara, mais là aussi les Américains possèdent les moyens d'inquiéter sérieusement les défenseurs comme ils l'ont prouvé depuis le début des hostilités. La guerre est aussi engagée comme jamais dans le domaine de la logistique sur terre, sur le Saint-Laurent, entre Montréal et Kingston, comme sur les Grands Lacs, justement pour soulager le front de l'ouest du Haut-Canada.

C'est alors qu'un tournant stratégique s'opère sans que les Canadiens y prêtent assez d'attention, ou du moins sans que l'élite politique en tire toutes les conclusions. Le rapport des forces militaires sur le grand échiquier mondial vient de basculer. En effet, les Britanniques et leurs alliés ont remporté la guerre en Europe et Napoléon a abdiqué au début de 1814. Une tout autre direction pour la guerre peut débuter en Amérique où, comme le souhaite le ministre britannique de la guerre Bathurst, l'armée régulière enfin renforcée prendra l'offensive et combattra sur le sol des États-Unis.

Les effectifs de l'armée montent alors en flèche. Les navires britanniques dégorgent par milliers des soldats, des sous-officiers, des tambours, des officiers et des cavaliers au port de Québec[13]. L'aide des Canadiens, toujours souhaitable, n'est quand même plus aussi indispensable qu'elle l'était en 1812 aux yeux de Londres. Au-delà des forces combattantes, la Grande-Bretagne est maintenant en mesure d'envoyer des ouvriers spécialisés dans les chantiers navals des Grands Lacs pour aider aux efforts des Canadiens au Haut-Canada[14]. D'ailleurs, la correspondance de Prevost avec le ministre fait beaucoup moins de place aux Canadiens en 1814. Le silence de Bathurst dans la stratégie de 1814 à leur sujet est lourd de sens.

Le lieutenant-général Prevost écrit le 5 août 1814 qu'il prévoit rassembler le plus tôt possible les deux dernières brigades en provenance de Bordeaux, port depuis longtemps associé aux échanges avec l'Amérique de la France vaincue, qui compléteront ses renforts et qui s'annoncent déjà près de Québec, en vue de la plus grande offensive de l'histoire canadienne entreprise contre les États-Unis. Elle sera déclenchée depuis la région de Montréal[15].

Cet empressement de Prevost s'explique par son désir d'obéir aux nouveaux ordres reçus qui lui demandent d'abandonner la défense pour se porter à l'attaque[16]. Le Royaume-Uni a besoin de succès afin de clore la guerre avec les États-Unis qui ternit son image aux yeux de ses alliés d'hier avec lesquels il négocie des ententes difficiles en vue de redessiner la carte de l'Europe[17]. On peut soupçonner que cette hâte de Prevost est en partie affectée. Prevost a toujours pour souci la vulnérabilité du Haut-Canada que la pression de la flotte américaine empêche de ravitailler et de soutenir convenablement. Au même instant, le général fait preuve d'une appréhension grandissante face à la collaboration cruciale mais hésitante du commandement de la marine à ses campagnes[18]. L'inquiétude de cette menace à l'aile droite de l'armée n'est pas comprise par Londres et la Chambre d'assemblée du Bas-Canada ne semble guère s'en soucier.

Prevost, dans ce contexte défavorable à sa stratégie établie au début du conflit, tente une offensive majeure en direction de Plattsburgh qui échoue. Il s'estime dans l'obligation de se replier sur le Bas-Canada. Ce qu'il accomplit en bon ordre et avec peu de perte. Cependant, il doit four-

nir des explications sur cette retraite. Elles surviennent seulement en novembre 1814. Prevost est alors très inquiet de l'insistance de Londres de trouver par une attaque des résultats significatifs pour les armes britanniques. Il tente d'expliquer alors que l'option qui s'offrait à lui de s'enfoncer en territoire américain avec ses troupes sans soutien d'une flottille, défaite par les Américains sur le lac Champlain, même avec le double des effectifs de l'armée d'invasion britannique de 1777 pendant la révolution américaine, courait certainement à l'échec complet[19].

Une charge politique contre le général dans son rôle de gouverneur avait eu lieu au début de l'été par la voie du *Montreal Herald*. Son contenu est repris en juin 1814 sous la forme du pamphlet politique[20]. De plus, des critiques sévères de la conduite de la guerre en général et des récents insuccès de Prevost en sol américain commencent à poindre. Prevost délègue l'un de ses subalternes, le major-général James Kempt, afin de mieux contrôler le message que reçoivent ses supérieurs dans la métropole. Kempt, futur gouverneur du Canada lui aussi, obtient ainsi un retour en métropole ardemment désiré s'il consent à exposer auprès du ministre les difficultés de la guerre au Canada[21]. Il s'agit du signe inquiétant d'une étoile qui pâlit pour qui sait l'interpréter : c'est-à-dire ceux qui comprennent la politique et la tradition militaire britannique, au premier chef desquels se trouvent les officiers généraux, les officiers supérieurs, leurs familles, mais aussi certains hauts fonctionnaires coloniaux et quelques membres de l'élite marchande.

À peine quelques jours plus tôt, Prevost avait aussi prévenu le ministre de l'arrivée de son secrétaire civil à Londres, Edward Brabazon Brenton[22], afin de répondre à toutes les questions relatives cette fois à la situation politique du Bas-Canada[23]. Le plus grand objet d'inquiétude à Londres étant le retard de la Chambre à voter les subsides pour le renouvellement des forces de milice.

De la pratique de la guerre à son interprétation

Plus que les difficultés du général à mener la guerre, c'est en fait la lutte des interprétations de la guerre qui a déjà commencé. Au Canada, John Richardson peut-être[24], un riche marchand et politicien, publie sous le nom de plume *Veritas* la première histoire de cette guerre. Le but avoué de l'auteur est, comme l'indiquent explicitement le titre et le sous-titre de son pamphlet, de rappeler que le mérite de la victoire de la Guerre de 1812 n'appartient pas au général commandant de l'armée britannique, George Prevost : *The letters of Veritas, re-published from the Montreal Herald containing a succinct narrative of the military administration of Sir George Prevost, during his command in the Canadas ; whereby it will appear manifest, that the merit of preserving them from conquest, belongs not to him*[25].

Le pamphlétaire vise à nourrir la grande histoire par des « morceaux événementiels » choisis et commentés afin qu'elle ne retienne pas les mensonges de ses ennemis politiques. Selon sa lecture des événements, la victoire de la Guerre de 1812 est celle du major-général Isaac Brock, commandant des forces britanniques au Haut-Canada au début de la guerre. Richardson estime cruciaux les préparatifs militaires et les premiers mois du conflit en 1812 sur le reste de la guerre. Il mentionne ensuite, dans l'ordre, les autres facteurs qui contribuent à la défaite des envahisseurs américains : les Amérindiens, les marchands et leurs engagés, la milice du Haut-Canada et même la milice de langue anglaise de Montréal qui vient en aide aux troupes britanniques, ne serait-ce qu'en mettant au pas la milice des campagnes canadiennes dans des troubles survenus à Lachine en 1812[26]. L'auteur est d'avis que seul un miracle peut expliquer la sauvegarde des colonies canadiennes tellement l'incompétence et les erreurs de George Prevost auraient dû être funestes pour elles[27]. Il condamne Prevost jusque dans la dernière partie de son livre ou dernière lettre, alors qu'il se propose, après avoir rétabli les faits, de récapituler et d'ajouter quelques remarques générales[28]. Les lettres de Veritas pourfendent et critiquent les auteurs qui ont réalisé la pétition à Québec afin d'honorer Prevost à son départ de la colonie ; le fidèle collaborateur du général, le major-général baron de Rottenburg et la milice des campagnes du Bas-Canada. En somme, on devine clairement qu'il s'agit des Canadiens français et de « leurs alliés ».

Veritas renonce à expliquer la guerre d'un point de vue objectif et stratégique, c'est-à-dire en exposant une vision des enjeux fondamentaux et des décisions cruciales prises par le haut commandement. Il est trop pris par des enjeux locaux, notamment celui du Haut-Canada. Il possède pourtant parfois des renseignements de niveau opérationnel importants, jusqu'aux détails du temps et du contenu des ordres reçus au Haut-Canada. Durant la guerre, l'aile droite de l'armée a certes souffert, mais jamais le centre, l'essentiel, n'a été compromis. La description d'une quasi-défaite et d'une incompétence du leadership ne colle pas à la réalité du déroulement du conflit que nous avons exposé.

La campagne de la Châteauguay est expédiée en une page et demie avec des critiques même dans la victoire, celle en particulier de ne pas entamer de poursuite. Il doute de plus du nombre de soldats ennemis engagés dans la bataille[29]. Il ne juge pas nécessaire de décrire ni le déroulement de l'action, ni les effets de la victoire sur les Canadas et la population. En somme, Veritas fait de la périphérie le centre de son récit ; le quartier général de Québec et le centre névralgique de Montréal n'ont pas la part qui devrait logiquement leur revenir. Et que dire de la contribution canadienne, quasiment ignorée ?

La riposte à l'essai anonyme ne se fait pas attendre. Le *Canadian Inspector*[30] paraît en juillet 1815 et tente de réhabiliter Prevost. Il s'agit en

vérité d'une charge contre les « Montrealers », ces marchands anglophones de Montréal et leur milice. Les James Dunlop, John Richardson et compagnie sont pris à partie. La bataille des mots se fait néanmoins autour du mérite militaire des uns et des autres dans un contexte où les ruines de la guerre sont toujours fumantes. Une comparaison des administrations civiles des généraux James Craig et George Prevost débouche sur cette phrase lapidaire : « During the administration of the first we had a perpetual war in peace, During that of the last we had a perpetual peace in war[31]. » Cette boutade devrait à elle seule rappeler à l'historien qu'une guerre s'accompagne le plus souvent de répercussions politiques internes importantes.

Le *Canadian Inspector* prend le contre-pied de l'interprétation « richardsonienne » à tous les chapitres. Elle rappelle que Londres n'avait ni homme ni argent pour le général Prevost dans un commandement bien lointain au début de la guerre. L'émeute de Lachine est revue et corrigée. Le leadership militaire exercé par la milice britannique de Montréal est remis en question. Enfin et surtout, le *Canadian Inspector* expose la brillante carrière militaire de George Prevost depuis ses premières armes et souligne l'approbation de son commandement par la population du Bas-Canada.

Il n'est peut-être pas exagéré de parler d'amour entre la population canadienne-française et son chef militaire tant la fusion, telle qu'esquissée dans le document, paraît être complète. D'ailleurs, le peuple canadien attend et souhaite le retour du gouverneur après son voyage en Angleterre[32]. Il est l'ami des Canadiens français et du clergé[33]. Ceux-ci le remercient déjà en 1813 après l'échec de l'assaut américain contre Montréal et, pour marquer leur reconnaissance, ils l'assurent de leur fidèle loyauté à une autorité légitime. *L'Inspector* oppose ce comportement à celui de la milice anglophone de Montréal qui n'aurait répondu à l'appel de la menace américaine aux frontières du Bas-Canada qu'avec tiédeur et dont le chef aurait quitté la colonie au milieu du conflit pour retourner en Grande-Bretagne. En définitive, le pamphlet clame non sans une pointe d'ironie : « These are the people whose loyalty and good example the world is made to understand saved the Canadas »[34], une attaque évidente contre l'auteur des lettres de Veritas et leurs sympathisants.

Le tournant de la guerre, lorsque les renforts tant espérés arrivent au Bas-Canada en 1814, sans passer inaperçus, ne reçoit qu'un traitement rapide de la part de la publication. Le *Canadian Inspector* constate que ces troupes britanniques soulagent les habitants du poids de la guerre[35]. On oublie de commenter les répercussions des renforts sur la diminution de l'importance stratégique des Canadiens. Le sujet le plus important demeure le lieutenant-général Prevost dont les qualités apparaissent tant au début qu'à la fin du document. Que de contrastes avec les lettres de

Veritas reproduites en juin, où de bout en bout du récit, aucune action de Prevost ne trouve grâce aux yeux de l'auteur.

Ce qui nuit aux auteurs de l'*Inspector*, c'est la façon moins habile de faire le récit de la guerre, la politique est par trop présente. C'est un réquisitoire de la défense en réponse aux accusations de la poursuite. La cause, le débat et le rythme du premier ont été imposés au second. *Veritas* peut mieux gagner l'adhésion du lecteur en décrivant une victoire militaire, en faisant état d'une épopée. Ce genre est plus flagorneur et mieux adapté à une création mythique que le plaidoyer de l'*Inspector*.

Ces deux premières relations de l'histoire de la guerre partagent quand même un trait commun saisissant : ils s'éloignent notablement de l'histoire militaire et stratégique attestée du conflit. Cette histoire dont nous avons rappelé ici les très grandes étapes. On a l'impression nette de lire une guerre des histoires plutôt que l'histoire de la guerre. Dans les deux interprétations, une place exagérée est faite au début du conflit armé comme si l'essentiel du sort des armes y avait été joué, en lever de rideau, en quelques mois, et que le reste des combats n'avaient eu qu'une importance bien moindre.

D'autres interprétations suivront celles de 1815 bien entendu. Robert Christie[36] en 1818 en est le premier exemple. Pourtant Christie, un participant de la guerre qui ne partage pas de sympathie politique avec l'*Inspector* mais tient en estime le major-général Brock, ne prête pas à celui-ci la même importance sur la destinée du Canada[37]. Cependant, pas plus que le livre de l'ancien secrétaire civil de Prevost[38], Christie ne pourra effacer l'empreinte tenace sur l'histoire de la guerre que laissera l'interprétation de Veritas[39].

Conclusion

En 1813, le lieutenant-général George Prevost explique clairement son choix stratégique d'étendre la défense à tout le territoire canadien contrairement au lieutenant-général James Craig qui favorisait le repli sur Québec[40]. On comprend qu'il estime possible la loyauté des Canadiens aux armes britanniques, une opinion bien différente de celle de son prédécesseur. Prevost a fait de son alliance avec le Canada français une pierre de touche de son plan de guerre contre l'ennemi américain. Les premières incursions américaines en 1812 et en 1813 sont à peu près contenues. Sans trop vouloir banaliser la guerre et le Haut-Canada, il importe davantage pour les armes britanniques de sauver la face sur ce théâtre du conflit. Rien qui puisse être associé à un revers digne de ce nom, avant Moraviantown, ne trouble Prevost. Cependant en dépit des succès militaires, celui-ci n'a pu empêcher que la politique intérieure du Bas-Canada ne fasse irruption dans la guerre.

L'arrivée des renforts tant attendus, à la fin de l'été de 1814, permet aux stratèges britanniques de relativiser la problématique du soutien de la population civile et colonial à la guerre. Elle affaiblit l'importance du Canada français comme élément du dispositif militaire général. Conséquemment, la force politique du groupe dans la colonie bas-canadienne ne risque-t-elle pas aussi de diminuer ?

Par ailleurs, nous pouvons affirmer sans hésitation que la guerre au Haut-Canada est une « tout autre histoire ». C'est la frontière. Les échecs sur ce théâtre pourraient être brutaux, mais ne signifieraient pas la défaite. L'aile droite dans le dispositif de défense de Prevost a quand même tenu en dépit des difficultés de ravitaillement, de la défection d'une partie de la population, des attaques ennemies à répétition et de l'occupation d'une parcelle du Haut-Canada pendant plusieurs mois. Les lettres de Veritas s'intéressent beaucoup à ce théâtre de guerre et portent aux nues le major-général Isaack Brock. Et ce même s'il ne participe que quelques mois à la guerre à ses débuts et qu'il n'a jamais semblé retenir auparavant l'attention de ses frères d'armes, ni en Europe ni en Amérique. Pouvons-nous y voir une tentative de substituer la figure du héros de la guerre du chef légitime des armées britanniques, George Prevost, par celle de Brock ? Certainement. Pouvons-nous considérer que l'interprétation de Veritas a triomphé sur celle de *l'Inspector* ? L'historiographie contemporaine nous conduit à répondre par l'affirmative[41].

Par-delà les commentaires sur la Guerre de 1812 et sa direction par le général George Prevost, les *Letters of Veritas* et le *Canadian Inspector* crient à tue-tête la haine profonde que les acteurs coloniaux du conflit armé entretiennent les uns envers les autres. Les détails sont trop précis et croustillants, les échanges trop vifs et les arguments trop bien affinés pour que l'on songe un seul instant qu'ils résultent d'une rixe de la veille. Le concordat qui aurait existé lors de la Guerre de 1812 est une vision de l'esprit. Le début de la guerre avait d'ailleurs déjà connu des tensions[42]. Un lieutenant-colonel de bataillon de milice s'ouvrait ainsi à son supérieur Vassal de Monviel en décembre 1812 : « il est certain que les Anglois et les Écossois ne peuvent vivre ensemble avec les Canadiens… aussitôt qu'ils sont avancés (en grade) ils nous écrasent[43]. »

Les combats de la guerre et les affrontements politiques ont fusionné puis se sont cristallisés sur les pages d'écriture de ceux qui ont désiré donner un sens, justifier et condamner les actes menés, en un mot, raconter. Nous sommes en 1815 et c'est dans le nid d'une profonde discorde politique que l'histoire de la Guerre de 1812 prend son envol au Canada. Voire dans la guerre et ses suites un exemple de solidarité contre l'adversité tient, au mieux, de la méconnaissance profonde de la réalité historique du pays, au pire, de la propagande.

Notes et références

1. Jack Jedwab, « Les peuples et les évènements fondateurs : Opinions quelque peu différentes entre l'Est et l'Ouest », *Association d'études canadiennes*, 25 juin 2013, http://www.acs-aec.ca/pdf/polls/Les_peuples_et_les_evenements_fondateurs.pdf [consulté en avril 2015].
2. Un ordre général, en septembre, annonce que Prevost a joint son quartier général à Québec et qu'il assume désormais le commandement des forces. Dans le même message, le major-général Isaack Brock est sommé de prendre le commandement des troupes au Haut-Canada et d'en diriger le gouvernement. Voir General Order, Edward Baynes, Adjudant General, Bureau de l'adjudant général, Québec, 14 septembre 1811, dans William Wood, *Select British Documents of the Canadian War of 1812*, Toronto, The Champlain Society, 1929, volume 1, p. 166-167. Dans le même message, le major-général Isaack Brock est sommé de prendre le commandement des troupes au Haut-Canada et d'en diriger le gouvernement.
3. Un trait de caractère établi par la récente biographie de John R. Grodzinski, *Defender of Canada. Sir George Prevost and the War of 1812*, Norman (Oklahoma), University of Oklahoma Press, 2013, p. 10 à 49.
4. C'est la raison pour laquelle les miliciens et les officiers du régiment se plaignent constamment de la rigueur du service. Voir à ce sujet Bernard Andrès et Patricia Willemin-Andrès, *La Guerre de 1812. Journal de Jacques Viger*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 158 p.
5. Il faut remarquer que cette donne stratégique n'est pas nouvelle et qu'elle durera longtemps après la guerre. Le pouvoir politico-militaire à Londres agira ainsi tant qu'il percevra une menace américaine pour ses colonies de l'Amérique du Nord. Ce qui diffère, au fil des décennies, sera la composition ethnique et l'équilibre politique au sein de cette population coloniale.
6. Dans ses premières évaluations de la situation, Prevost s'inquiète en ces termes de l'argent et de la main-d'œuvre de guerre : « ... scarcity of species and lukewarness in the disposition [of the Canadians] ». Voir Bibliothèque et Archives Canada [ci-après BAC], Colonial Office 42, vol. 147, f. 218-219, Prevost à Bathurst, Montréal, 17 octobre 1812.
7. BAC, Colonial Office 42, vol. 147, f. 98, Liverpool au lieutenant-général Prevost, Downing street, 10 août 1812.
8. Chambre d'assemblée, *Journal*, discours du trône 1814.
9. Québec, 14 janvier 1814, Ordre général, Edward Baynes, dans William Wood, *op. cit.*, 1926, vol 3, partie 1, p. 4.
10. Fernand Ouellet, *Le Bas-Canada 1791-1840. Changements structuraux et crise*, Ottawa, Éditions de l'université de l'Ottawa, 2e édition, 1980, p. 172.
11. BAC, Colonial Office 42, vol. 157, Montréal, 3 octobre 1814, envoi numéro 195.
12. La nouvelle rencontre la pire des réactions de Prevost. C'est le 4 novembre qu'il rapporte finalement la défaite du major-général Henry Proctor au ministre et qu'il écrit qu'il veut aller au fond des choses de cette affaire. Ce qui reste de la division droite sera amalgamé à la division centrale. Voir BAC, Colonial Office 42, vol. 152, f. 5, Quartier-général, Montréal, 4 novembre 1813.
13. Voir, entre autres, le *Montreal Gazette* du 4 et 11 août 1814. La population du Canada connaît le projet et la provenance des effectifs de renfort dès le mois

de juin (article du 28 juin dans le même journal). On estime les forces à 8 000 hommes, tantôt à 9 000. Le ministre Bathurst mentionne 10 000 hommes en provenance de l'Europe. L'état de l'effectif officiel pour le mois d'août présente les chiffres suivants : 9 820 hommes en provenance d'Europe. Prevost dispose alors de 29 437 militaires de tous les rangs sous ses ordres. Voir BAC, War Office 17, vol. 1518, Monthly Returns August 1814.

14. BAC, Colonial Office 42, vol 157, f. 264-265, Kingston, dépêche nº 201, 23 octobre 1814.
15. BAC, Colonial Office 42, vol. 157, f. 120-121, Prevost à Bathurst, Montréal, Quartier-général, 5 août 1814.
16. Voir la reproduction de cet ordre, Bathurst à Prevost, Downing street, 3 juin 1814, dans John R. Grodzinski, *op. cit.*, Annexe 1, p. 251 à 253.
17. Le meilleur ouvrage pour expliquer le contexte diplomatique en Europe et ses répercussions sur le conflit en Amérique est sans doute celui de Troy Bickham, *The Weight of Vengeance : The United States, the British Empire, and the War of 1812*, Oxford, Oxford University Press, 2012, 352 p.
18. C'est un des points les plus litigieux et débattu de la conduite de la guerre de 1812. Nous ne pouvons entrer dans le détail du manque de collaboration entre la Royal Navy et le lieutenant-général Prevost. Il est essentiel de savoir, toutefois, que c'est la marine britannique et ses accusations qui forcent le retour précipité de Prevost à Londres et non pas la situation politique canadienne. Voir John R. Grodzinski, *op. cit.*, en particulier les pages 205 à 236.
19. BAC, Colonial Office 42, vol. 157, f. 330, missive 210, Prevost à Bathurst, Montréal, Quartier-général, 6 novembre 1814.
20. *Nerva or a Collection of Papers published by the Montreal Herald*, Montréal, William Gray, juin 1814.
21. BAC, Colonial Office 42, vol. 157, f. 264-265, envoi 201, Prevost à Bathurst, Kingston, 23 octobre 1814.
22. Voir l'article biographique du *Dictionnaire biographique du Canada*, pour connaître ce que l'histoire a retenu de l'homme, au volume VII ou à l'adresse internet suivante : http://www.biographi.ca/fr/bio/brenton_edward_brabazon_7F.html
23. BAC, Colonial Office 42, vol. 157, f. 229, Montréal, 3 octobre 1814, envoi numéro 195. Prevost annonce à Bathurst l'arrivée prochaine de Brenton afin d'expliquer la situation politique des deux communautés, l'une canadienne d'origine française et l'autre des îles britanniques, dont la première insiste sur l'usage et la promotion du français.
24. C'est du moins l'opinion de la plupart des historiens. Dans le *Dictionnaire biographique du Canada* sous la notice John Richardson, volume 6, F. Murray Greenwood soutien que Prevost était d'avis que le juge Sewell en était l'auteur. (http://www.biographi.ca/en/bio/richardson_john_1831_6E.html, consulté en avril 2015). Pour notre part, il nous semble que la richesse des informations, leur déséquilibre, leur arrangement quelque peu disparate, mais la structure du plaidoyer au début et à la fin du document pourrait suggérer plus d'un auteur.
25. Montréal, Printed by W. Gray, 1815, 157 p.
26. *The Letters of Veritas*, p. 27.

27. *Ibid.*, p. 157.
28. *Ibid.*, p. 153 et suivantes, ou lettre no X.
29. En somme, il questionne le mérite des vainqueurs. *Ibid.*, p. 97-98.
30. *The Canadian Inspector, nº 1. Containing A Collection of Facts, concerning The Government of Sir George Prevost, in the Canadas*, Montréal, Printed by Nahum Mower, 1815.
31. *Ibid.*, p. 9.
32. *Ibid.*, p. 39-40.
33. *Ibid.*, p. 65.
34. *Ibid.*, p. 52.
35. *Ibid.*, p. 77.
36. Christie est peut-être le premier historien qui a voulu décrire l'union de la colonie contre l'ennemi américain : « No country or people ever exhibited greater unanimity and patriotism than did the people of Lower Canada, of both origins, in the war of 1812, by the United States against Great Britain. » Voir *A history of the late province of Lower Canada, parliamentary and political, from the commencement to the close of its existence as a separate province*, tome 2, Montréal, Richard Worthington publisher, 1866, p. 243. Soulignons que ce passage ne semble pas faire partie de la première mouture de l'ouvrage en 1818 : *The Military and Naval Operations in the Canadas, during the late War with the United States*, Québec, 1818.
37. Selon Christie dans son *The Military and Naval Operations…* : « Brock was one of those men who seem born to influence mankind, and mark the age in which they live… As a soldier he was brave to a fault, and not less judicious than decisive in his measures. » (p. 86). *A history of the late province of Lower Canada…* reprend les mêmes mots en omettant le passage sur le génie de l'homme (p. 48). L'auteur s'arrête là et ne suggère pas le moindrement que la conduite de Brock a sauvé la colonie.
38. E.B. Brenton, *Some account of the public life of the late Lieutenant-General Sir George Prevost, Bart : particularly of his services in the Canadas, including a reply to the strictures of his military character, contained in an article in the Quarterly Review for October 1822*, London, Printed for T. Cadell and T. Egerton, 1823.
39. Toutes les biographies d'Isaack Brock à ce jour en sont des exemples. Si elles peignent Brock sous un jour trop avantageux, le *Dictionnaire biographique du Canada* présente un cas contraire sous la plume de Jack Hyatt, auteur de la biographie sur le major-général Henry Proctor. Voir http://www.biographi.ca/en/bio/procter_henry_6E.html [lien consulté en avril 2015].
40. BAC, Colonial Office 42, vol. 150, f.104, Québec, 19 mars 1813, Prevost à Bathurst.
41. Voir d'importantes contributions à la compréhension de cette guerre comme les livres de J. Mackay Hitsman (mis à jour par Donald E. Graves), *The Incredible War of 1812. A Military History*, Toronto, Robin Brass Studio, 1999 ; de John R. Grodzinski, *op. cit.* ; et de W. B. Turner, *British generals in the war of 1812 high command in the Canadas*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1999. Ce sont tous des ouvrages où Veritas s'est glissé dans la bibliographie contrairement au *Canadian Inspector*.
42. L'émeute de Lachine en est l'illustration la plus frappante ; peu importe si l'on y voit un conflit social, ethnique ou politique. Pour une interprétation récente :

Christian Dessureault, « L'émeute de Lachine en 1812 : la coordination d'une contestation populaire », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, nº 2, automne 2008, p. 215-251. Toujours au sujet de l'incident de Lachine, nous sommes d'accord avec une partie de la conclusion de Sean Mills qui voit dans les troubles une réaction de la communauté canadienne contre une certaine élite anglophone de Montréal : « The rioters were not protesting either for or against the "nation" because, for them, the "national community" did not yet exist, and they shouted their support of the King because they did not feel themselves to be challenging the hierarchical order. The habitants' loyalty to the King contrasted with their anger towards local officials who were abusing their power and trampling on long-established community rights. » Sean Mills, « French Canadians and the Beginning of the War of 1812: Revisiting the Lachine Riot », *Histoire sociale / Social History*, vol. 38, nº 75, mai 2005, p. 56.

43. BAC, RG 9, I-A-1, vol 5, Lieutenant-colonel Louis Dumont à Vassal de Monviel, St-Eustache, 6 décembre 1812, f. 2564 à 2567.